

L'ÉCOLIER
 EN VACANCES,
 COMÉDIE EN UN ACTE,
 ET EN PROSE,
 MÊLÉE D'ARIETTES,

*REPRÉSENTÉE, pour la première fois,
 sur le Théâtre de l'Opéra comique na-
 tional, rue Favart, le 22 Vendémiaire,
 an III de la République Française.*

Paroles de L. B. PICARD, et de L***

Musique de L. J A D I N.

Prix, 25 sols.



A P A R I S,

Chez HURT, Libraire, Marchand de Musique et
 d'Estampes, rue Honoré, vis-à-vis les Jacobins,
 N.º 70, et au Théâtre de la rue Feydeau.
 Et Chez DENNÉ et CHAIRON, Passage rue Feydeau.

PERSONNAGES.

MERVAL.

Granger.

ANTOINE.

Solier.

REMY.

Chenard.

ELISE.

La Citoyenne Crétu.

AUGUSTE.

La C. Malacrida. (Carline.)

HENRIETTE.

La C. Philippe.

La Scène est à Paris, dans un Fauxbourg.

L'ÉCOLIER
EN VACANCES,
COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, ELISE, ANTOINE.

(Henriette s'occupe à peindre, Elise à travailler, et Antoine à quelques soins du ménage.)

HENRIETTE.

Tournes un peu la tête de mon côté, Maman, là,
bien comme cela.

Où, tout va bien au gré de mon désir ;
Chère Maman, dans cet ouvrage
Pouvois-je ne pas réussir,
Lorsqu'en mon cœur je porte ton image.

ELISE.

Dans les malheurs dont il me faut gémir
Que sa tendresse me soulage !

ANTOINE.

Allons, Elise, au courage,
Vos maux peut-être vont finir.

HENRIETTE.

Mais si ton cœur toujours soupire,
Jamais mon pinceau ne pourra

(4)

Rendre ton aimable sourire.
Consoles-toi, mon Père reviendra.

ANTOINE.

Si votre cœur toujours soupire,
Jamais son pinceau ne pourra
Rendre votre aimable sourire.
Consalez-vous, votre époux reviendra.

ELISE.

Depuis long-tems mon cœur soupire,
Long-tems encor il gémit,
Mais je pourrai retrouver un sourire,
Quand près de moi mon époux reviendra.

HENRIETTE.

Oh ! il sera frappant ! mon dieu , mon dieu , que
je voudrais que papa fut revenu de son voyage !

ELISE.

De son voyage ?

HENRIETTE.

Mais oui : ne m'as-tu pas dit que c'étoit son com-
merce qui l'éloignoit de nous ?

ELISE.

Ah ! oui.

ANTOINE , (*bas à Elise.*)

Prenez garde de vous trahir devant cet enfant.

HENRIETTE.

Comme il sera content ! c'est lui qui me l'a demandé.
Henriette, me disoit-il, ton premier ouvrage sera le
portrait de ta mère , et je ne veux pas d'autre bouquet
pour le jour de ma naissance, t'en souviens-tu ?

ELISE.

Il m'aimoit alors.

(5)

HENRIETTE.

Quoi ! tu pleures, maman.

ELISE, *se contraignant.*

Qui ? moi ? Tu te trompes, mon enfant.

HENRIETTE.

Mais si.

ELISE.

C'est aujourd'hui justement le jour de la naissance
de ton père.

HENRIETTE.

Et il est bien loin.

ANTOINE.

Que sait-on ? c'est peut-être aujourd'hui même qu'il
reviendra.

ELISE.

Que dites-vous, Antoine ?

ANTOINE, *se reprenant.*

Moi ? rien.

ELISE.

Mais les mots qui viennent de vous échapper, veulent dire quelque chose ; expliquez-vous. (*comme voulant écarter Henriette dont la présence gêne.*) Henriette, tu n'as plus besoin de moi, pour achever ce portrait, si tu passois dans ce cabinet.

HENRIETTE.

Là, on ne veut jamais rien dire devant moi.

ELISE.

Nous n'avons rien à nous dire, mais le jour est plus beau dans ce cabinet.

HENRIETTE.

Et oui, oui, le jour ! Pourquoi ne pas m'avouer

franchement que je vous gêne. Je ne suis pourtant plus un enfant. Mais je m'en vais. Ah ! n'ayez pas peur, parlez, parlez librement ; je n'écouterai point aux portes.

SCÈNE II.

ANTOINE, ELISE.

ELISE.

Nous voilà seuls, Antoine, j'attends de vous une explication franche. Vous parlez du retour de mon mari, sur quoi fondez-vous cet espoir ? Mon fils a des entretiens particuliers avec vous. Ah ! parlez, parlez, mon cher Antoine, mon véritable ami, qu'avez-vous appris ? Que savez-vous ? Mon sort pourroit-il changer ?

ANTOINE.

Elise, on croit facilement ce qu'on desire. Voilà huit jours que votre fils est en vacances chez son père, et il se dérobe tous les matins pour venir vous consoler. Votre désunion déchire son âme ; il a formé le projet de vous réconcilier. Je le secondrai de tout mon pouvoir, et nous nous croyons déjà sûrs du succès.

ELISE.

Nous réconcilier ! vous n'y parviendrez pas. C'en est fait, j'ai perdu sa tendresse, je l'ai perdue sans retour. Sa conduite ne m'en a que trop prouvé. Vous vous en souvenez, Antoine. Nous vivions tranquillement à Beauvais, une affaire l'appelle à Paris, et tout-à-coup il m'oublie pour une de ces femmes qui cachent les vices du cœur sous des dehors séduisants. Il oublie les tendres freins de notre amour : ces enfants que j'ai nourris, qu'il se faisoit une gloire d'élever lui-même. Le voilà pour toujours fixé dans Paris ; un divorce volontaire nous sépare : il appelle son fils près de lui

(7)

pour le reléguer dans un collège : il me laisse ma fille. Bientôt entraînée par un penchant irrésistible vers les lieux où il respire , je choisis cette retraite dans un des faubourgs de Paris : vous m'y suivez , bon Antoine , vous vous attachez à ma misère , et l'ingrat pousse l'indifférence jusqu'à ne pas s'informer de mon sort ; et voilà huit mois , huit mois entiers que j'ignorerois jusqu'à son existence , si mon aimable Auguste ne venoit tous les matins , à son insçu , me donner des nouvelles de son père.

A N T O I N E.

Tout cela est vrai , mais vous connoissez votre époux ; sa gaieté , son caractère aimable et liant , le font rechercher dans toutes les sociétés. Son cœur est bon , mais il est entraîné par les plaisirs. Le monde et ses distractions ne lui laissent pas un moment pour rentrer dans son ame , pour reconnoître son erreur ; son erreur dure long-temps , mais elle finira. Vous n'avez jamais perdu son estime , vous recouvrirez son amour , vous l'avez peut-être recouvré. Peut-être vous cherche-t-il secrètement à Beauvais : et comment pourroit-il retrouver sa femme cachée dans Paris sous le nom d'Elise ? Ce qui redouble mon espérance , ce sont les sentimens patriotiques qu'il a toujours professés : ce feu sacré ne peut brûler dans un cœur corrompu. Le sien n'est qu'égaré. Il est loin de soupçonner votre détresse. Ah ! s'il savoit qu'une faillite vous a enlevé , au bout de quinze jours , la rente qu'il vous avoit assurée , que trop fière pour implorer son secours , vous vivez du travail de vos mains et du prix de quelques bijoux qui vous étoient restés , il voleroit à votre secours , je n'en doute pas , vous n'en doutez pas vous même ; car vous l'aimez encore.

E L I S E.

Qui ? moi ? je ne l'aime plus , je ne l'aimerai jamais..... et par quel moyen Auguste espère-t-il donc le ramener ?

A N T O I N E.

Le voici. Ce soir , j'irai avec Henriette lui offrir pour bouquet le portrait qu'elle achève. Ce portrait , l'arrivée

(8)

imprévue de la fille le troubleront. Elle ne s'attend pas à le voir ; ne sachant rien , elle ne va pas manquer de l'accabler de questions ; déjà une explication , puis des couplets pleins d'esprit qu'Auguste a faits lui-même et qu'il chante avec une sensibilité qui m'arrache des larmes. Il s'attendrira , nous pleurerons ensemble , et dès ce soir nous le ramènerons dans vos bras.

E L I S E.

Cher enfant ! si quelque chose peut me dédommager de la perte de mon époux , ce sont les soins délicats que tu prends pour me le rendre.

Romance.

Ainsi d'un père trop injuste
Et qui cause tout mon malheur,
Tu ré pares , mon cher Auguste,
L'oubli cruel et la rigueur.
Mon époux a brisé sa chaîne,
Mais nos enfans sèchent mes pleurs ,
Et c'est à l'auteur de ma peine
Que je dois mes consolateurs.

Mon fils est mon ami sincère,
Ma fille m'aime : ah ! que je plains
Celle qui jamais ne fut mère
Et qui partage mes destins :
De son époux abandonnée
Seule , hélas ! avec sa douleur
Elle pleure , et l'infortunée
N'a plus où reposer son cœur.

A N T O I N E.

Ainsi , vous nous approuvez.

E L I S E , *embarrassée.*

Il faudroit aller voir si cette bonne femme voudroit s'accommoder de ce diamant que vous lui avez porté hier.

ANTOINE

(9)

ANTOINE.

J'y vais, j'y vais; mais j'espère bien que ce sera le dernier dont vous serez réduite à vous défaire.

ELISE.

Vous passerez aussi chez le serrurier pour qu'il vienne ouvrir cette armoire dont nous avons perdu la clef.

ANTOINE, *un peu em'ara é.*

Cette armoire... Mais elle nous est inutile.

SCÈNE III.

Les précédents, HENRIETE,

HENRIETE.

Eh ! bien ! avez vous dit tous vos secrets ? moi j'ai fini mon ouvrage. Tiens, regarde, maman ; mais j'entends mon frère.

ANTOINE.

Ne me trahissez pas.

ELISE.

N'ayez pas peur.

SCÈNE XI.

ANTOINE, AUGUSTE, ELISE, HENRIETTE.

AUGUSTE.

Bon jour, mon aimable maman, ma chère Henriette, mon brave Antoine (*a sa mère*) comment vous portez vous ?

B

(10)

ELISE.

Mieux , quand je te vois , mon ami.

HENRIETTE.

Ah ! c'est bien vrai : quand tu n'es pas ici , maman est triste , elle pleure même , mais quand tu viens , tu la consoles : il faut absolument , mon ami , que tu restes toujours avec nous.

ELISE.

Vous savez , ma chère enfant , qu'Auguste demeure dans une maison d'éducation Voyons le portrait.

AGUSTE, (*bas à Antoine , pendant qu'Henriette parle s'entretenir avec sa mère.*)

Tiens , mon cher Antoine , voilà tout le fruit de mes épargnes (*il lui donne un porte-feuille.*)

ANTOINE.

Bon jeune homme , le ciel vous bénira.

AUGUSTE.

Chut ! prends bien garde que maman ne s'en apperçoive. Il est donc achevé ?

Pendant que les enfans s'occupent à examiner le portrait.

ANTOINE, à Elise.

Je vais où vous m'avez dit.

ELISE.

Va , mon ami , nos besoins sont pressans. Je profiterai moi-même de l'instant où mon fils est ici pour porter l'ouvrage que j'ai fini cette nuit.

AUGUSTE, à Antoine qui s'en va.

Sur-tout ne vends rien.

ANTOINE.

Soyez tranquille ; voilà de quoi parer à tout.

SCENE V.

Les précédents, hors ANTOINE.

AUGUTE, *à sa mère.*

Henriette a parfaitement réussi.

HENRIETTE.

Mon père sera bien surpris quand il verra mon ouvrage.

AUGUSTE.

Et bien satisfait.

ELISE.

Tu le crois, mon ami ?

AUGUSTE.

N'en doutez pas, il vous aime toujours.

ELISE.

Je voudrois me le persuader.

HENRIETTE.

Comment te le persuader ? mais j'en suis sûre, moi. Sais-tu, maman, que son voyage dure bien long-tems ; je tremble qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur : encore si tu recevois de ses nouvelles.

ELISE.

Sois tranquille, mon Henriette ; je commence à me flatter que nous ne tarderons pas à le revoir.

ELISE.

O doux instans ! ô jour prospère !
Tous quatre à jamais réunis
Entre mes enfans et leur père,

B ♣

(12)

De mon amour j'aurai le prix,
Et pour toujours de votre mère
Tous les malheurs seront finis.

Henriette !

HENRIETTE.

Ma tendre mère !

ELISE.

Cher Auguste !

AUGUSTE.

Ma tendre mère !

ELISE.

Mes bons enfans, mes vrais amis,
En attendant ce jour prospère,
Approchez vos cœurs attendris,
Et sur le mien que je les serre.

HENRIETTE et AUGUSTE.

Comme il bat,

ELISE.

Ah ! je le sens.

HENRIETTE.

C'est de plaisir :

AUGUSTE.

C'est de tendresse.

ELISE.

C'est de plaisir, c'est de tendresse.

HENRIETTE et AUGUSTE.

A ton cœur brûlant qui le presse
Il répond par ses élans,

ELISE.

A mon cœur brûlant qui le presse
Il répond par ses élans.

HENRIETTE et AUGUSTE.

ELISE :

O doux instans ! ô jour prospère !
Tous quatre à jamais réunis,
De ton amour pour notre père,
Enfin tu recevras le prix,
Et pour toujours de notre mère,
Tous les malheurs seront finis.

O doux instans ! ô jour prospère !
Tous quatre à jamais réunis,
Entre mes enfans et leur père
De mon amour j'aurai le prix,
Et pour toujours de votre mère
Tous les malheurs seront finis.

HENRIETTE.

Mais, maman, tu parles toujours de nos malheurs ; pour moi tant que tu m'aimeras je serai toujours contente.

ELISE.

Et moi je le suis, quand je songe que vous m'aimez. Mon fils, j'ai besoin de sortir avec ta sœur. Tu peux rester au moins jusqu'à ce qu'Antoine revienne. Il ne tardera pas, je redoute la visite de mon propriétaire.

AUGUSTE.

Comment ! le citoyen Remi ? je ne le connois pas, mais Antoine m'en a parlé comme d'un homme très-poli.

ELISE.

Oui : mais ses politesses m'accablent. Adieu, mon fils, à demain, tu viendras.

AUGUSTE.

Et comment pourrois-je y manquer ! Adieu.

ELISE.

Adieu.

HENRIETTE, *ramenant Auguste sur le devant du théâtre.*

Mon frère, au nom de dieu, mets-moi dans ta confidence ; pourquoi m'as-tu pressée d'achever le portrait de maman ? quel est ton projet ?

AUGUSTE.

Vous l'apprendrez avec le temps : vous êtes trop jeune.

HENRIETTE.

Trop jeune ! Ils n'ont que ce mot-là. Est-ce que c'est ma faute, à moi ?

AUGUSTE.

Vas, vas donc ma petite amie ; vas donc joindre maman, elle t'attend.

HENRIETTE.

Oui, elle m'attend, tu peux bien compter que si je n'avois pas eu tant de plaisir à faire le portrait de maman, je ne l'aurois pas achevé sans savoir pourquoi.

SCENE VI.

AUGUSTE *seul.*

Ce que c'est que les enfans. Cela veut tout savoir. Mais demain, je l'espère, je n'aurai plus de secret à garder, et je n'aurai plus besoin de me cacher de mon père pour embrasser maman.

Quand mes amis loin de l'étude,
Du monde goûtent les douceurs,
Moi, je viens dans la solitude,
De ma mère essuyer les pleurs.
Mais le monde et ses jouissances
Ne peuvent flatter mes desirs;
Pres de maman, loin des plaisirs,
Je passe de douces vacances,

Ah! mon père, que vous vous êtes
rendu coupable.

Mais de son erreur, je l'espère,
Grace à mes soins il reviendra.
Oui, je veux le rendre à ma mère,
Comme il le doit, il l'aimera,
Il doublera nos jouissances;
Alors au comble de mes vœux,
Je pourrai dire : ils sont heureux,
J'ai bien employé mes vacances.

SCENE VII.

AUGUSTE. ANTOINE.

ANTOINE.

Je viens de voir passer Elise avec sa fille. L'effet qu'elle vouloit vendre est avec les autres depuis hier. Je lui donnerai à son retour l'argent que vous m'avez remis. Bon jeune-homme, il étoit temps que vous vinsiez à mon secours, toutes mes ressources étoient épuisées.

Le plus doux plaisir sur la terre
Est de reconnoître un bienfait :
Je fais pour moi ce qu'elle a fait,
Quand je console votre mere :
J'étois seul, pauvre, déjà vieux,
Elle a recueilli ma misere :
Ah ! pourrai-je au gré de mes vœux,
Payer une dette aussi chere ?
Unissons-nous ; et dans ces lieux
Ramenons un époux, un père ,
Alors je mourrai joyeux,
J'aurai bien rempli ma carrière ;
Quand vos parens seront heureux,
Qu'aurai-je à faire sur la terre ?

AUGUSTE.

Mon bon Antoine, j'espère pouvoir un jour récompenser....

ANTOINE.

Ne parlez pas de cela. C'est-là qu'est ma récompense.

AUGUSTE.

Va, tu n'as pas besoin de m'assurer de ton attachement. Venons à notre grand projet. Le portrait de maman, la naïveté de mon oncle seront des merveilles, j'en suis sûr. Où je me trompe, où la passion de mon père pour cette femme qui l'a séduit, commence à diminuer. Ma présence est un perpétuel reproche, elle loge au second, nous au premier, il est toujours chez elle.

AUGUSTE.

Moi, qui, comme tu sais, lui parle assez librement, j'affecte de l'interroger sur ses liaisons avec cette dame. Mes questions l'embarrassent. Dans le commencement de sa rupture avec maman, je voulais parler de réconciliation, il me ferma la bouche avec une dureté..... hier j'ai hasardé quelques mots qui n'ont pas été mal reçus.

ANTOINE.

Fort bien. Et voilà qui me fait compter sur la scène de ce soir.

AUGUSTE.

Il faut qu'elle ait lieu, mon cher Antoine, sans cela il me faudroit renoncer à vous voir : mon père ne manqueroit pas de s'opposer à mes fréquentes sorties. Il commence à avoir des soupçons sur mon compte.

ANTOINE.

Est-il possible ?

AUGUSTE.

Eh ! mais, écoutes-donc, j'ai seize ans ; il me voit sortir tous les jours, mon argent s'en va il ne sait où ; il a commencé par me plaisanter, mais il pourroit finir par me mettre aux arrêts. Ainsi mon cher Antoine, à ce soir.

ANTOINE.

Où, où. Mais que j'aime à voir cette empressément, cette tendresse pour les auteurs de vos jours ! qu'elle espérance pour la patrie ! ce sont les bons époux, les bons parens, les bons fils qui font les bons républicains.

AUGUSTE.

Je crains qu'une trop longue absence n'augmente les soupçons de mon père. J'entends quelqu'un monter.

ANTOINE.

C'est notre propriétaire.

AUGUSTE.

(17)

AUGUSTE.

Maman sembloit redouter sa visite.

ANTOINE.

Oui, c'est que nous lui devons quelques termes, et puis ne s'est-il pas avisé de devenir amoureux d'Elise.

AUGUSTE.

De maman ?

ANTOINE.

Oui vraiment, et jaloux de vous. Il est bien loin de vous croire le fils d'Elise, qu'il ne connoit que sous ce nom là.

AUGUSTE

Dans tout autre tems, j'en rirais de bon cœur.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, AUGUSTE, REMY.

REMY.

Bon jour, Citoyen Antoine. La belle Elise est sortie ?
(*a part*) encore ce jeune homme.

ANTOINE.

Elle va rentrer citoyen Remy.

REMY.

Je venois pour le loyer, le terme est échu d'avant-hier, ce n'est pas que je sois pressant.

AUGUSTE.

Il paroît que vous avez à parler d'affaires, je vous laisse. Mais soyez tranquille sur le loyer d'Elise, citoyen.

C

REMY.

Oh ! je suis bien loin d'en être inquiet. Est-ce que c'est vous qui payez ?

AUGUSTE.

Que ce soit moi ou un autre, que vous importe ?
(à part) j'espère que ce sera mon père qui la débarrassera de cette double importunité. Au revoir,

SCENE IX.

ANTOINE, REMY.

REMY.

Mais qu'est-ce donc que ce jeune homme que je rencontre toujours ici ?

ANTOINE.

Un ami d'Elise.

REMY.

Oh oui, oui, un ami, j'entends fort bien ! Mais c'est trop jeune, c'est un enfant. Il seroit son fils.

ANTOINE.

Eh mais ! vraiment.

REMY.

Ah ! ça, Citoyen, Elise m'a traité très-festement hier ; je ne suis pas accoutumé à de pareils procédés. Après tout, je suis son créancier, elle me doit deux termes.

ANTOINE.

Ah ! citoyen Remy, auriez-vous la cruauté...

REMY.

Je suis bon, compatissant, sur-tout pour les jolies femmes.

(19)

A N T O I N E.

Mais daignez entendre.

R E M Y.

Mais il faudroit qu'elle m'entendit elle-même de son côté.

A N T O I N E.

Que voulez-vous dire ? Est-ce la gêne qu'elle éprouve qui vous donne le droit de la mépriser ? Apprenez à respecter le malheur , homme peu délicat.

R E M Y.

Je le respecte beaucoup aussi , mais...

S C E N E X.

Les précédents , A U G U S T E.

A U G U S T E *accourant, bas à Antoine.*

Ah ! mon cher Antoine , je descendois , lorsque j'ai entendu la voix de mon père qui parloit au portier. Il demandoit à voir l'appartement à louer dans la maison. On lui a dit que le propriétaire étoit ici et le voilà qui monte. Il m'aura suivi , j'en suis sûr , et me voilà découvert.

R E M Y.

Eh bien qu'est-ce que c'est donc que ce chuchotement ?

A N T O I N E.

(*A part*) Ah ! grand dieu , tout est perdu. (*Haut*) Citoyen Remy , mille pardons , le Citoyen que voici vient de me rappeler certaine affaire nous allons... nous reviendrons.

A U G U S T E.

Par où nous enfuir ?

(20)

A N T O I N E.

Par le petit escalier.

A U G U S T E.

Maman aura fermé la porte de la rue.

A U G U S T E.

Cachons nous au moins jusqu'à son départ.

R E M Y.

Mais expliquez moi, donc.....

A N T O I N E.

Je suis à vous dans la minute. Ah ! mon dieu, tout si bien concerté, c'est cruel.

S C E N E X I.

R E M Y, *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie. Il y a quelqu'intrigue là-dessous. Si cette femme-là étoit honnête... ma foi je suis bien heureux de m'être aperçu de ce qui se passoit. Je commençois à la trouver très-intéressante ; allons, pour m'en distraire, il faut lui donner congé, et louer cet appartement.

S C È N E X I I.

M E R V A L, R E M Y.

M E R V A L, *à part.*

C'est bien dans cette maison que j'ai vu entrer mon fils. Informons-nous sous quelque prétexte des personnes qui logent ici. Ma tendresse pour lui, le désir de le

préservé d'un piège où je suis tombé moi-même, me prescrivent cette démarche ; mais je sens trop qu'avec l'exemple que je lui donne, je me suis presque le droit de censurer sa conduite.

R E M Y.

Que demande le citoyen ?

M E R V A L.

N'êtes-vous pas le propriétaire de cette maison ?

R E M Y.

Vous l'avez dit.

M E R V A L.

N'auriez vous pas quelque petit appartement à louer ?

R E M Y.

Celui-ci vous conviendrait-il ?

M E R V A L.

Est-il vacant ?

R E M Y.

Il le sera bientôt. Car enfin je suis jaloux de conserver l'honneur de ma maison.

M E R V A L.

(*A part.*) Fort bien. Je vois où je suis. Par qui donc cet appartement est-il occupé ?

R E M Y.

Par une jeune femme.

M E R V A L.

Une jeune femme ! où donc est-elle ?

R E M Y.

Elle est sortie pour affaire, et je ne sais pas trop comment je me trouve seul ici.

M E R V A L.

Je serois au désespoir de déplacer une jeune et jolie femme. Vous-même, vous me paraissez homme à la mieux traiter. Est ce que sa conduite ne vous convient pas? (*à part.*) Je tremble!

R E M Y.

Il vient tous les jours un jeune blondin, une espèce d'écolier, qui passe ses vacances chez elle; il étoit encore ici il n'y a qu'un instant.

M E R V A L, *à part.*

C'est mon fils, je n'en doute pas. (*Haut.*) Eh bien!

R E M Y.

Eh bien! les voisins jament sur cette liaison. Je veux croire qu'elle est très-innocente; mais les propos peuvent me faire du tort dans le quartier.

Quand elle vint, le voisinage
Sur elle tint force propos,
C'étoit évidemment l'ouvrage
Des esprits méchants, et des sots;
Car sa conduite étoit intacte;
Pour moi, je n'ai jamais rien vu:
A payer elle étoit exacte;
Comment douter de sa vertu?

Alors, en bon propriétaire,
Je sus réprimer les caquets,
Et de ma jeune locataire
Je pris en main les intérêts;
Grâce à mon zèle actif et ferme,
Depuis sur son compte, on s'est tu;
Mais elle me doit plus d'un terme,
Et je doute de sa vertu.

M E R V A L.

Mais enfin croyez-vous que ces propos aient quelque fondement?

R E M Y.

Ma foi, je n'en sais rien. Cette femme mène une

vie très-retirée ; mais je ne connois pas ses moyens d'exister : ils ne sont pas brillans , à ce qu'il me paroît , car elle ne se presse pas de me payer.

M E R V A L.

Vous la nommez ?

R E M Y.

Elise.

M E R V A L.

Elise ? Voilà un nom qui sent les aventures. Est-elle fille , femme ou veuve ?

R E M Y.

Ma foi , je n'en sais rien. J'avois pensé pendant quelque tems que c'étoit quelque infortunée abandonnée d'un mari qui porte ailleurs son cœur et sa fortune. Vous voyez bien qu'alors le toit seroit du côté du mari , n'est il pas vrai , citoyen ?

M E R V A L.

Sans doute. Mais cette chambre ne compose pas tout l'appartement ?

R E M Y.

Non : il y a là un petit cabinet , que je vais vous faire voir ; suivez moi.... C'est que , voyez-vous , il y a tant de maris....

M E R V A L.

Combien louez-vous cet appartement ?

R E M Y.

En conscience , deux cens livres. Il y a de plus , cinquante livres pour la jouissance du jardin ; cinquante livres pour éclairer l'escalier , et pour le Portier , cinquante livres , que je me charge de lui remettre.

M E R V A L.

Mais , cela fait près de quatre cens francs ?

(24)

R E M Y.

Je ne sais pas au juste ce que cela fait ; mais c'est ça.

M E R V A L.

Voyons, voyons le cabinet.

R E M Y.

Volontiers.

M E R V A L.

Il ne dit que trop vrai. Puisque je veux que mon fils soit sage, je devrais bien commencer par l'être moi-même.

(Ils entrent dans le cabinet.)

S C E N E X I I I.

A N T O I N E , A U G U S T E .

A N T O I N E .

Ils u'y sont plus.

A U G U S T E .

Il nous a été impossible de distinguer un mot.

A N T O I N E .

Chut. Ils sont dans ce cabinet.

A U G U S T E .

Profitons du moment pour nous esquiver.

A N T O I N E .

Pas possible. Les voilà qui sortent, cachez-vous.

A U G U S T E

Me cacher ? mais dans quel endroit ? Ah ! grand dieu ! me voilà pris.

A N T O I N E .

ANTOINE, *caché derrière l'armoire.*

Écoutons. Bon dieu ! qu'est-ce que cela va devenir ?

SCENE X IV.

AUGUSTE, MERVAL, REMY.

MERVAL.

Voilà qui me convient. Ciel ! le voici.

AUGUSTE.

Mon père ?

ANTOINE, *caché.*

Comment se tirera-t-il de là ?

REMY.

Oh ! c'est son fils : et moi qui lui ai conté bonnement ses petites fredaines. (*bas à Auguste*) J'en suis fâché, mais le papa sait tout.

AUGUSTE.

Quoi ? tout.

REMY.

* Eh ! oui, votre inclination.

* AUGUSTE.

Mon inclination !

REMY.

Pour Elise (*à Merval.*) Allons, citoyen, un peu d'indulgence ; songez que vous avez été jeune comme lui ; vous l'êtes peut-être encore : je le suis bien quelquefois, moi qui vous parle.

MERVAL, *à part.*

Il a l'air tout confus. Amusons-nous un peu de son embarras. Eh bien ! Auguste ?

D

Mon père ? A U G U S T E ,

Tu parois interdit. M E R V A L .

Vous croyez.... A U G U S T E .

Est-ce que ma présence te gêne ? M E R V A L .

Jamais, mon père. A U G U S T E .

Tu connois le citoyen Remy, apparemment ? M E R V A L .

Vous savez bien que ce n'est pas pour moi qu'il est ici, R E M Y .

Paix. Laissez-moi rire un peu à ses dépens. J'en-

tends, c'est un de tes amis qui loge dans cette maison.

Dites donc une de ses amies. R E M Y .

Ah ! est-il vrai, Auguste ? M E R V A L .

Mon père. A U G U S T E .

Tu n'oses en disconvenir. Il faut avouer que je suis

bien maladroit. Je viens indirectement déranger un ga-

lant rendez-vous. M E R V A L .

Un galant rendez-vous. A U G U S T E .

Eh ! oui. M E R V A L .

AUGUSTE.

Comment vous croyez mon père.

MERVAI.

Je ne m'étonne pas à présent de tes fréquentes absences.

REMY.

Je ne m'étonne plus moi, qu'elle soit si modestement meublée, c'est que le porte-feuille d'un écolier n'est pas très-garni.

MERVAL.

C'est donc une maîtresse en titre.

AUGUSTE.

Une maîtresse ! (*à part*) profitons de la méprise. (*haut*) Eh ! bien, mon père, il seroit inutile de vouloir vous cacher la vérité, c'est ici que je viens tous les jours, et les momens que j'y passe, ne sont pas les moins doux de ma vie.

ANTOINE.

Oh ! l'excellente idée. Courons chercher Elise.

(*Il sort.*)

REMY.

Eh ! mais, vraiment, je le crois bien. Le petit fripon est plus heureux qu'il ne mérite.

MERVAI.

Je ne te ferai pas compliment sur les meubles qui garnissent cet appartement. Ils me paroissent bien modestes.

AUGUSTE.

Mais, mon père, le reproche pourroit bien retomber sur vous.

MERVAL.

Oui, vous verrez qu'il falloit te fournir de l'argent pour.....

REMY à AUGUSTE.

En conscience, mon bon ami, vous ne pouviez pas l'exiger.

MERVAL.

As-tu été du moins de bon goût dans ton choix ? La personne est elle....

REMY.

Elle est vraiment jolie.

AUGUSTE.

Comment jolie ? vous en parlez bien froidement. C'est une femme

MERVAL.

Au ton dont tu me parles, il me paroît que ton cœur est vraiment épris. C'est une passion.

AUGUSTE.

Ah ! si vous la connoissiez.

TRIO.

MERVAL.

Va, je connois les traits charmans
De celle que ton cœur adore ;
Ils sont peints dans tous les romans.

AUGUSTE.

Vous ignorez les traits charmans
De celle que mon cœur adore ;
Ils ne sont point dans les romans.

MERVAL.

Elle est plus fraîche que l'aurore ,

REMY.

Ah ! oui plus fraîche que l'aurore ;

MERVAL.

Elle a de grands yeux noirs ou bleus.

(29)

R E M Y.

Je crois que les nôtres sont bleux.

M E R V A L.

De beaux sourcils , de longs cheveux ,

R E M Y,

De beaux sourcils , de longs cheveux ,

A U G U S T E,

Vous ne la peignez pas encore.

R E M Y.

Non , non , elle est plus belle encore.

A U G U S T E.

Vous oubliez son tendre cœur.

R E M Y.

Que n'ai-je pu toucher son cœur !

A U G U S T E.

Sa modestie et sa douceur ,

R E M Y.

Je ne connois que sa rigueur
Telle est la beauté qu'il adore ,
Vous le peignez bien à vous deux ,
Une belle aine , de beaux yeux
Et les blonds cheveux de l'aurore

M E R V A L.

Ce portrait sans doute est flatté.
Tu peins une femme adorable ,
Mais un amant à sa beauté ,
Ne trouve rien de comparable.

A U G U S T E , et R E M Y.

Non ce portrait n'est pas flatté
Elle est en effet adorable
A ses vertus , à sa beauté ,
Je ne vois rien de comparable.

(30)

AUGUSTE *seul,*

Mais à mon cœur attendri
Ce qui doit plaire d'avantage,
C'est qu'elle m'offre l'image
D'un objet justement chéri.

MERVAL.

Quel est donc cet objet chéri
Avant elle qui t'a su plaire ?

AUGUSTE.

Si vous vous rappelez ma mère

MERVAL.

Ciel ! que me dit-il de sa mère ?

(*Reprenant une feinte gaieté,*)

Và je connois les traits charmans etc.

MERVAL, *après le Trio.*

C'est assez plaisanter. Ecoute, mon fils, je vais te
parler raison. Songe que tu n'a pas de meilleur ami que
ton père.

REMY.

Voilà un bon père.

AUGUSTE.

Je le sais : aussi tout mon bonheur est de vous aimer,
de vous contenter, et de mériter cet amour paternel
dont vous remplissez si bien les devoirs.

REMY.

Voilà un bon fils.

MERVAL.

Eh ! bien, mon ami, si tu n'aimes, si tu n'as d'autre
desir que de me contenter, il faut me permettre de
renoncer à une passion extravagante. Je te pardonne cet
écart de jeunesse ; mais puisque le hasard m'a fait dé-
couvrir la vérité, commande un moment à ton cœur,
reprends ta raison, et examine de sang froid avec moi

cette liaison , à laquelle tu paroïs tenir si fortement. Tu as seize ans , cette femme seroit ta mère , autant que j'en puis juger , par ce que ma dit le citoyen Remi , et par les mots qui te sont échappés , tu paroïs j'estimer autant que tu l'aimes , ne vois-tu pas qu'elle a trompé ta jeunesse , que ces dehors de vertu qui t'ont séduit , sont affectés. Car enfin quel est son but en s'attachant à toi ? qu'espère-t-elle de la passion qu'elle t'a inspirée ? rien d'honnête , de légitime. Allons , allons , ouvre les yeux , et conviens que l'objet de ton amour romanesque , n'est qu'une franche coquette.

R E M Y.

Cela pourroit bien être.

A U G U S T E.

Ah ! ne l'outragez pas , c'est une femme respectable.

R E M Y.

Elle en a l'air.

A U G U S T E.

Des malheurs...

R E M Y.

C'est ce que je disois à votre père , un mari infidèle , n'est-ce pas ?

A U G U S T E.

Son malheur est son secret , je ne le trahirai pas.

R E M Y.

C'est beau.

M E R V A L.

Je n'exige pas d'indiscrétion de ta part , mais quelque soit cette femme , promets moi de renoncer...

A U G U S T E.

Je n'hésiterais pas si c'étoit une erreur , mais c'est un sentiment dicté par la nature , un amour vertueux , approuvé par la raison qu'aucun effort humain ne sauroit me faire abjurer , et que je me ferai gloire de conserver jusqu'à la mort.

(32)

M E R V A L.

Mais où sommes nous donc ? Il semble tirer vanité de sa faute à mes yeux. Mais en ce cas quel est ton but ? ton projet est donc de l'épouser ?

A U G U S T E.

Cela ne se peut pas.

M E R V A L.

Je vous ai donné des conseils en ami, il est tems de vous parler en père. C'en est trop : je vous défends de jamais la revoir.

R E M Y.

Au fait, le citoyen votre père ne peut pas décemment autoriser votre conduite.

A U G U S T E.

Vous m'arrachez le cœur, si vous persistez dans votre cruelle résolution. Voyez là du moins.

M E R V A L.

Vous vous moquez de moi.

R E M Y.

Ce pauvre jeune homme, il me fait pitié !

A U G U S T E.

Ah ! j'aperçois son portrait : tenez, mon père, regardez, et vous révoquerez votre fatale défense.

M E R V A L.

Laissez, mon fils, je ne veux pas voir cette femme.

A U G U S T E.

Rien qu'au coup-d'œil, mon père.

M E R V A L.

En vérité, il fait de moi tout ce qu'il veut. O ciel ! que vois-je ?

R E M Y.

(33)

R E M Y.

N'est-ce pas qu'elle est bien ?

A U G U S T E.

J'entends du bruit. C'est-elle.

S C E N E X V , et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, HENRIETTE.

A N T O I N E.

Venez, Elise, il y a quelqu'un qui vous demande.

E L I S E.

Dieu ! mon mari.

M E R V A L.

Ciel ! c'est-elle même. Ma femme !

H E N R I E T T E.

Mon papa.

R E M Y.

Sa femme ? son papa ? en voilà bien d'un autre. Je me trouve en famille.

M E R V A L.

Ah ! mon fils !

A U G U S T E.

Voilà ma maîtresse, mon père, me défendez-vous de la voir ?

E L I S E.

Vous m'avez enlevé mon époux, ne m'enlevez pas le seul bien qui me reste.

E

HENRIETTE.

Ah ! je le savais bien , moi , qu'aussitôt qu'il seroit revenu de voyage , mon père viendrait nous voir lui-même. Mais qui t'a donc remis le bouquet que je te destinois. C'est celui que tu m'avais commandé ? c'est le portrait de maman. N'est-ce pas que j'ai fait de grands progrès pendant ton absence ? Je n'ai pourtant pas eu d'autre maître que maman et mon cœur.

M E R V A L.

Qu'elle ressemblance ! mais grand dieu ! pourquoi ces pleurs.

E L I S E.

Vous étiez loin de moi. Auroit-elle pu trouver un moment où mes yeux ne fussent mouillés de larmes , ce portrait vous auroit été bien cher autrefois.

M E R V A L.

Il me l'est plus que jamais. Ce portrait, cette scène imprévue, votre aspect, celui de mes enfans, tout m'éclaire ; je sors de l'aveuglement où j'étois, et je me jete à vos pieds, pour vous demander un pardon que je ne mérite pas.

HENRIETTE.

Eh mais ! qu'est ce que cela signifie donc ? on diroit que papa demande pardon à maman.

E L I S E.

Non, ma fille, tu te trompes : c'est la joie de me revoir. Embrassez-moi, mon cher Merval, et que tout soit oublié.

R E M Y.

Voilà une bien brave femme ; je suis tout attendri.

M E R V A L.

Ce pardon généreux met le comble à mes remords. Mais expliquez moi par quel coup du sort vous vous trouvez à Paris.

E L I S E.

Vous me fuyez , je vous ai suivi. Je ne vous voyois pas , mais c'étoit un bonheur pour moi que de me savoir plus près de vous.

M E R V A L.

Ah ! que de torts ! mais pourquoi dans ce réduit , sous un autre nom ?

E L I S E.

La rente que vous m'avez assignée m'a manqué par une faillite. Il a fallu me défaire de tout ce que je possédois.

A N T O I N E.

Non , Citoyenne , vous n'avez rien vendu , et voici vos bijoux. *(Il ouvre une armoire où l'on voit les diamans et l'argenterie d'Elise.)*

E L I S E.

Ciel ! que vois-je ? mais j'en ai pourtant reçu le prix.

A U G U S T E.

Ce bon Antoine avoit un contrat de rente qu'il a vendu.

A N T O I N E.

Ah ! ne le croyez pas ; ce sont les épargnes de votre cher enfant qui vous ont soulagé.

M E R V A L.

Ah ! mon cher Auguste , mon brave Antoine , quel exemple vous me donnez.

A N T O I N E.

Vous restez avec nous.

M E R V A L.

Je rougirois de revoir l'indigne femme que j'abandonne des cet instant; je ne veux plus loger dans sa maison.

R E M Y.

Citoyen , j'ai un appartement superbe à louer au premier.

M E R V A L.

Je le prends , mais je garde celui-ci : j'y viendrai souvent m'y rappeler mes torts , vos malheurs et les douces émotions qui m'ont rendu à moi même. Ma bonne amie , mes chers enfans , et toi aussi respectable Antoine , vivons à jamais réunis ; servons la patrie en remplissant les devoirs que la nature nous impose; ce n'est , je le sens , que par l'exercice des vertus domestiques que l'on peut se préparer à la pratique des vertus publiques.

R E M Y.

Voilà qui est parler.

A U C U S T E.

Tendres parens ; ah ! voilà donc mes vacances employées comme je le desirois ! Oublions nos malheurs passés , et ne songeons plus qu'à célébrer le jour de la naissance de mon père.

V A U D E V I L L E.

E L I S E.

Rivaux heureux des fiers Romains
 Nous ferons taire les orages ,
 Mais pour mériter leurs destins
 Imitons en tout leurs usages :
 Il faut au lieu de tous ces saints
 Nés de la crédule ignorance ,
 Fêter chez des républicains
 Le jour de sa naissance.

AUGUSTE.

En vain , tyrans , vous vous liez ;
 Nous bravons tous votre furie.
 Les français sont multipliés
 Par leur amour pour la patrie :
 On voit ce feu par-tout briller ,
 Et pour punir votre insolence ,
 Chaque enfant voudrait reculer
 Le jour de sa naissance.

ANTOINE à Remy.

Désormais soyez moins galant ,
 Ayez le cœur un peu moins tendre ,
 Car vous voyez que très-souvent ,
 Dans ses vœux on peut se méprendre :
 Du joug des amoureuses loix ,
 Il faut , mon cher , qu'on se dispense ,
 Quand on a vu cinquante fois
 Le jour de sa naissance.

HENRIETTE.

Papa , vous voilà revenu
 D'un long et pénible voyage ,
 Ici désormais retenu
 Vivez heureux.

REMY.

Vivez en sage.
 De votre amour qu'on regrettoit
 Il faut réparer la vacance ;
 Qu'il soit encor ce qu'il étoit
 Le jour de sa naissance.

AUGUSTE, *au Public.*

On a dit souvent qu'un auteur
De son ouvrage étoit le père,
Aussi sa joie ou sa douleur
Vient de l'accueil qu'on peut lui faire,
Jugez combien il doit souffrir,
Quand trompant sa douce espérance,
Il voit ce cher enfant périr
Le jour de sa naissance.